

©A©OUNA, ©o. Tem., P. 12.

Visite aux *Magasins*

d'
a
n
t
a
n



Lynda Dionne & Georges Pelletier



Introduction

Nous présentons dans ce dossier les magasins généraux, les premières épiceries, les petits restaurants.

À l'époque, les gens de Cacouna se déplaçaient peu et achetaient localement, car les routes de terre étaient peu praticables et même fermées, en hiver, et cela bien avant la pose des revêtements bitumineux. L'autoroute 20 vous amène maintenant aux supermarchés en moins de dix minutes, en toute saison.

Nous vous proposons ainsi de revisiter ces commerces qui étaient au cœur du quotidien des gens de Cacouna, principalement dans la première moitié du 20^e siècle. Ils rappelleront sans doute bien des souvenirs aux plus nostalgiques.



Rassemblement des gens de Cacouna à l'arrivée d'une goélette au quai, vers 1935

COLL. YVON DESJARDINS



Partie ouest de Cacouna vue du clocher de l'église, vers 1925

«RIVARD SERIES» ÉDITEUR, COLL. RICHARD MICHAUD

Le 20^e siècle

Entre 1890 et 1920, un quai fut construit sur la pointe de la Fontaine Claire. Cela allait faciliter le cabotage. Les charretiers s'y rendaient régulièrement quérir les aliments secs, entre autres la farine, le sucre, le sel, le «barley» et les barils de mélasse déchargés des goélettes. Les voituriers se dirigeaient aussi vers la gare de Cacouna puisque de plus en plus de marchandises arrivaient par train. Après 1930, l'amélioration des routes permit une livraison rapide des commandes des marchands. De plus, l'automobile avait remplacé la voiture à cheval et l'électrification dans les rangs amenait aussi l'installation du téléphone dans tous les foyers. De ce fait, il y eut de meilleurs échanges entre les commerçants et les clients.

Sur la rue principale, de même que dans le Haut et le Bas de Cacouna, plusieurs marchands se succédèrent de père en fils. Des frères s'associaient, d'autres s'établirent à leur compte. De nombreuses épiceries virent le jour et furent gérées par des époux. Les tâches étaient partagées et les femmes s'impliquaient de plus en plus dans les commerces. Même les enfants étaient mis à contribution. À chaque été, les familles d'estivants, provenant surtout de Montréal et de Québec, revenaient fidèlement à Cacouna. Ils achetaient, chez les marchands locaux, des produits de la ferme, mais commandaient aussi certaines denrées de luxe. Les restrictions du temps de la guerre furent difficiles pour tous. Les produits se raréfiaient. Un service de coupons fut mis en place et permit aux commerçants de vendre les denrées rationnées.



Goélette près du quai vers 1900

PHOTO: ERNEST MERCIER, COLL. FAMILLE ANTONIO SIROIS

VISITE AUX MAGASINS D'ANTAN

Bird's Eye View, Cacouna, P. Q.



Vue à vol d'oiseau du coin de la route de l'Église et de la rue Principale
COLL. LUCIENNE ROY

Avec les années 1950, le *rock'n roll*, le cinéma et la télévision allaient tout changer. On voulait oublier les années de guerre. Tous participaient à ce regain de vie. Cacouna était très animé. Les gens fréquentaient les épiceries, les cafés, les comptoirs lunchs, les petits restaurants et les cantines. Devant les juke-boxes, les jeunes se rassemblaient au cours de soirées mémorables. À partir de 1964, la construction du port sur la presqu'île apporta une prospérité pour les épiceries, les magasins généraux du village ainsi que les pensions de famille et les hôtels de Cacouna. Dans les années 1970, l'ouverture de l'autoroute 20 et l'établissement des supermarchés à proximité auront de lourdes conséquences sur plusieurs commerces.

Le commerce aux alentours de la route de l'Église

Depuis la construction de la première église, un important pôle d'attraction s'était développé dans ses environs. Des marchands et des hôteliers avaient choisi de s'y établir. Ainsi, la rue de l'Église voyait défiler des gens du deuxième rang, venant à la messe dominicale, et d'autres, venus par affaires, mais aussi de nombreux touristes débarquant à la gare, construite depuis 1872.

À certaines heures, sur cette route, passait une procession de buggys et de charrettes. En plus des visiteurs avec leurs malles, ils transportaient les bagages et les commandes des marchands à la gare. L'affluence était à son maximum à l'heure de l'arrêt de l'express, ou encore du train local. Dans la première partie du 20^e siècle, un grand nombre de visiteurs se rendaient chez l'hôtelier Joseph Bélanger, du *Mansion House*, au *Cacouna House*, de Samuel Lebel, et chez les marchands voisins, Hérode Côté et Thomas Dionne.

Carte d'affaires du *Mansion House* (Camille Bélanger)

COLL. YVON DESJARDINS

Hôtel *Mansion House* propriété des familles de Joseph et Camille Bélanger de 1911 à 1964; le magasin Hérode Côté se situait sur le terrain à l'est

E. Rivard, éditeur, COLL. RICHARD MICHAUD

Hôtel *Cacouna House* COLL. RICHARD MICHAUD

La gare de Cacouna, 1912

E. RIVARD, ÉDITEUR, COLL. RICHARD MICHAUD



Mansion House
HOTEL
Cacouna, Que.
TEL. 7033
*On route No 10. Ideal place for vacation
Golf, Tennis, Fishing, Salt Water Bathing*
— Special rates by the week —
Apply to: CAMILLE BÉLANGER, Prop.
Printed in Canada.



Le magasin général d'Alex Beaulieu

Construit au milieu du 19^e siècle, ce magasin se trouvait à un emplacement très stratégique. Sa devanture s'ouvrait sur la rue Principale, non loin de la rue de l'Église, et se situait dans le voisinage de deux hôtels bien connus : le *Mansion House* et le *Cacouna House*. Pendant plus d'une centaine d'années, les commerçants qui y tinrent boutique étaient ainsi assurés d'une bonne visibilité et d'une clientèle nombreuse, et cela, jusqu'en 1958. Les dernières années, c'étaient les plus jeunes qui s'y arrêtaient sur le chemin de l'école.

Au cours des dix premières années, le boulanger Sifroy Michaud pétrissait son pain dans cette demeure qu'il avait fait bâtir. Ainsi, dès 1856 la bonne odeur de sa boutique attirait particulièrement les touristes durant l'été¹. En 1868, l'installation du marchand William Couillard de Leşpinay apporta des changements². Le bâtiment fut agrandi et deux grandes vitrines en façade présentaient alors les produits du nouveau magasin général. Désireux d'amener les touristes chez lui, à l'été 1870, le commerçant fit paraître, dans le journal *Quebec Morning Chronicle*, une annonce décrivant tout ce qu'il pouvait offrir à Cacouna : de multiples produits d'épicerie, du vrac et d'autres denrées, des liqueurs fortes, des cigares, du tabac, ainsi que des vêtements de confection.

À la même enseigne, vers la fin du 19^e siècle, s'installa le marchand et maître de poste Thomas Dionne. Il accueillait, dans son commerce, les clients venus quérir leur courrier au deuxième étage et se procurer, par la même occasion, des denrées nécessaires à la vie courante³. Après la première guerre mondiale, les époux Louis Bossé et Alice Dionne continuèrent, quelques années, à y offrir des produits alimentaires avant d'ouvrir leur nouveau magasin général, au coin des rues Mgr-Landry et Robichaud⁴.



L'épicerie d'Alex Beaulieu, en 1956 SOURCE : ALICE MOREL

Enfin, entre 1930 et 1959, Alexandre Beaulieu et sa femme, Marie-Blanche Dionne, prirent la relève de la petite épicerie et du petit coin restaurant avec quelques tables. L'été, les visiteurs s'arrêtaient volontiers pour y déguster un repas, ou un lunch en soirée. Souvent, après la messe du dimanche matin, il y avait une bonne bourrée à l'épicerie-restaurant d'Alex Beaulieu. Plusieurs familles de la paroisse complétaient leurs emplettes tandis que les plus jeunes dégustaient une bonne liqueur au comptoir lunch⁵. En après-midi, ainsi qu'au cours des journées chaudes de l'été, les enfants du voisinage faisaient la file, près du congélateur à crème glacée. Plusieurs attendaient là leur carton de cornets à cinq cents pour régaler la famille. Sur le chemin du retour, il fallait faire vite car la chaleur avait tôt fait d'en changer l'apparence et de la faire couler. Seul celui qui avait fait la commission avait le droit, à la maison, de lécher le carton...

Certains se souviennent encore de ces fameux biscuits de la compagnie *Viau*, vendus à la livre, surtout ceux au chocolat qui fondaient dans la bouche et qu'on avait tellement hâte de déguster... Que c'était long attendre... le temps que madame Beaulieu les pèse et les glisse dans un petit sac brun. Les

plus observateurs avaient quand même remarqué quelques produits alignés sur les étagères; entre autres, tout le nécessaire pour les fumeurs : cigarettes *Players*, petits paquets de tabac *British Consoil*, du tabac en feuilles, celui du «curé» et celui, très populaire, de la marque le *Grand Rouge*. Accrochés aux étagères, il y avait les cartons de pipes présentant les marques *Vénus*, *Lobby*, *Good Boy* et *Durable*, fabriquées ici même à Cacouna dans la manufacture de Léon Dionne.

Derrière les grands comptoirs, il y avait une section pour les produits pharmaceutiques *Ferland*. On trouvait donc du sirop pour la toux, de l'huile électrique pour les muscles endoloris et des emplâtres pour le dos. Les hommes se procuraient du savon à barbe et de la lotion après rasage *La tulipe noire*. Plus discrètement, les premières boîtes de serviettes sanitaires étaient vendues aussi pour les femmes. Les jeunes demoiselles avaient beaucoup de gêne à les commander, en particulier lorsque «*Ti-nomme*» (Jean-Guy, le fils de la famille) était au comptoir. Alors pour faciliter les choses, un code avait été établi entre madame Beaulieu et les jeunes filles du voisinage. Elles demandaient tout simplement des boîtes à surprise.

Dans une autre section, au fond, se trouvaient les grands tiroirs basculants pour les aliments en vrac. Les ménagères s'y rendaient pour obtenir la farine, le sucre, la cassonade, le riz, etc. Avec une grosse cuillère de métal, l'épicière Alex Beaulieu remplissait un sac qu'il pesait ensuite sur la balance à poids. Pour la mélasse, ce dernier descendait au sous-sol et la transvidait du baril, au fur et à mesure, dans les cruches apportées par les clients. Pour une main de bananes, il épluchait, sur demande, le régime suspendu à un crochet.

Entre la porte de la cuisine et celle du *backstore*, une armoire vitrée attirait l'attention des plus jeunes, qui dévoraient des yeux le chocolat et les bonbons de luxe. En temps de guerre, plusieurs denrées furent rationnées, en particulier le chocolat réservé aux soldats canadiens se battant en Europe. Il y avait bien le simili chocolat enveloppé dans du papier de plomb de couleur, de la marque *Yolande*, fabriqué à Québec. Certains se rappellent encore de son goût de savon. Il n'avait du chocolat que le nom, vraiment rien de comparable à la *Cherry Blossom* dont les boîtes étaient livrées par *J. B. Renaud*, de Rivière-du-Loup. Elles ne traînaient pas longtemps sur les tablettes.

Pendant plusieurs étés, après la deuxième guerre mondiale, le travail ne manquait pas chez Alex Beaulieu. Les clients en pension dans les hôtels voisins (*Mansion House*, *Cacouna House*, *Dufferin House*), ainsi que les jeunes gens des familles de villégiateurs, avaient pris l'habitude de terminer la soirée autour des cinq tables du coin restaurant. Alors Marie-Blanche Dionne, aidée de son mari au fourneau, et d'Alice Morel prenant les commandes en anglais, servait jusque tard dans la veillée les lunchs, les hot dogs, les sandwiches, les tartes maison, etc.



Jean-Guy Beaulieu (*Ti-nomme*) et son cousin Richard, devant le magasin, vers 1948

COLL. SONIA BEAULIEU

L'hiver, loin de la frénésie de la saison chaude, les joueurs de cartes s'y donnaient rendez-vous et prenaient place autour des tables. Les gens du village venaient échanger quelques potins et discuter de la température. Dans les années 1950, on s'y rendait aussi par affaire puisque la résidence des Beaulieu abritait une succursale de la Banque Nationale. En entrant dans la petite pièce d'en-avant, il y avait un comptoir muni de barreaux en fer forgé et, près de la caissière, un revolver de calibre # 32 pour sa sécurité. À ce poste se succédèrent Alice Morel, Jacqueline Beaulieu, Germaine Lévesque et Denise Gagnon.

Dans les dernières années, madame Beaulieu vendait surtout des friandises aux jeunes élèves. Sur une table, elle avait un étalage complet de bonbons assortis (bâtons de crème, de réglisse, lunes de miel, etc.). C'était là aussi que les garçons du collège St-Georges se procuraient leurs paquets de cartes de hockey, de baseball, de cowboys, d'avion..., et les filles, celles d'Elvis. Pour 5 cents, on avait 5 cartes de collection, bien enveloppées dans un papier ciré aux couleurs de la série et, en prime, une grande palette de gomme à mâcher. Ces jeunes clients repartaient, fiers, par le petit raccourci derrière l'épicerie. Les uns avaient des friandises pleines les poches alors que les autres, leurs collections de cartes en main et la bouche occupée à mastiquer, s'affairaient à placer les *doubles* de leurs cartes en réserve sous la pile, pour de beaux échanges avec les copains durant la prochaine récréation¹⁰.

En 1958, le magasin fut fermé et transformé en appartement pour son fils Jean-Guy nouvellement marié.



Cartes de collection des années 1950

SOURCE : YVAN ROY

Restaurant de la famille Michaud et le magasin *Art Paysan Chez Carmen*

EN COMPTE AVEC
Art Paysan CHEZ CARMEN
 TRICOT et TISSAGE
 CACOUNA, QUE.

À la fin des années vingt, Ulric Michaud, secrétaire de la municipalité Saint-Georges-de-Cacouna, constata la nécessité d'avoir une salle communautaire. Il y avait bien la petite salle publique près du presbytère, mais elle ne pouvait pas contenir un grand nombre de personnes. La construction d'une nouvelle salle tardant à se concrétiser, monsieur Michaud décida de construire une bâtisse à proximité de sa maison avec, à l'étage, une grande pièce¹¹. Les gens de Cacouna s'y rendaient pour des présentations théâtrales et musicales, avant que ne soit enfin inaugurée, à l'été 1933, la salle paroissiale et municipale tout près de l'église. Ainsi, au programme du jeudi soir, le 28 avril 1932, avait lieu, à la salle Michaud, une pièce dramatique et musicale présentée par *les Enfants de Marie*¹². Plusieurs spectateurs terminaient la veillée devant un bon café et quelques sandwiches. Cela se produisait aussi lors des activités récréatives et des parties de cartes. En descendant au rez-de-chaussée, les personnes se dirigeaient à l'une des tables du petit restaurant de la famille Michaud. Jean-Louis et Georges, les fils d'Ulric Michaud, les accueilleraient. Cela dura près d'une bonne dizaine d'années, même après la fermeture de la salle à l'étage.



Maison ancestrale de la famille Michaud
 COLL. JACQUES MICHAUD, PTRE



La façade du magasin *Art Paysan Chez Carmen*. Vers 1955, la bâtisse avait abrité au rez-de-chaussée le restaurant de la famille Michaud au cours des années 1930-40 et à l'étage, une salle communautaire entre 1929 et 1933. COLL. RICHARD MICHAUD

En période estivale, les Cacounois ainsi que des touristes avaient pris l'habitude de fréquenter ce petit commerce. Ils appréciaient tout particulièrement la bonne cuisine d'Anna-Marie Sirois-Michaud, les déjeuners et les repas complets du midi et du soir (les mets canadiens), sans oublier les lunchs en soirée.

Au début des années 50, le restaurant fut transformé en magasin. *L'Art Paysan Chez Carmen* attira surtout les visiteurs cherchant de beaux souvenirs faits à la main (*Hand Crafts*), comme l'indiquait le panneau en devanture. Plusieurs personnes du voisinage appréciaient également les tricots et le travail au métier de l'artisanne Carmen Sirois,

ainsi que son bon accueil. Dans sa vitrine, elle présentait de beaux gilets à motifs, tricotés en laine du pays, et de belles nappes tissées. Les jours de soleil, elle prenait soin de baisser sa toile pour ne pas altérer la couleur de ses pièces artisanales.

En entrant dans sa boutique, dans la partie à droite, l'artisanne étalait fièrement ses nombreux ouvrages en délicate dentelle (centres de table, très beaux collets), placés dans les deux armoires vitrées, de chaque côté de son comptoir de service. À gauche, les acheteurs pouvaient détailler les tapis tressés et les petits tapis tissés, les laizes en rouleau, ainsi que les belles catalognes en montre sur les tables. D'autres travaux à la main garnissaient aussi les murs. Trois à cinq tisserandes de Cacouna fournissaient régulièrement la boutique. Elles réalisaient un bon nombre de napperons et de nappes et plusieurs se retrouvaient sur les tables dans les salles à manger d'hôtels et de restaurants de la région. Les visiteurs, en payant leur emplette, ne pouvaient résister au fameux sucre à la crème cuisiné par Anna-Marie Michaud, sœur de Carmen Sirois. Déposée dans un petit panier d'osier sur le comptoir de service, cette friandise sucrée était soigneusement enveloppée dans des sacs à 25 ou 50 cents. Il se vidait bien vite... et madame Michaud devait renouveler le contenu à chaque semaine, et ça, pour une bonne partie de l'été. À partir de 1960, la boutique ferma et servit de logement¹³. Maintenant depuis plusieurs années, la bâtisse accueille des personnes du troisième âge.



Le Café chez Jos¹⁴

Vers 1942, le *Café chez Jos* ouvrit ses portes. Situé en plein cœur du village de Cacouna, ce commerce fut bien achalandé. Sous le même toit, Joseph Létourneau et sa femme, Malvina Audet, offraient de l'épicerie, un service de restauration et un comptoir lunch, ainsi qu'un salon de barbier.

De plus, à l'extérieur, il y avait une station de taxis et une roulotte à patates frites. Les gens de Cacouna, comme les visiteurs en vacances, avaient donc plus d'une raison de fréquenter cet établissement.



M. Jos Létourneau et sa femme, Malvina Audet

SOURCE: DENISE LÉTOURNEAU



Le Café chez Jos, vers 1960

PHOTO : ODETTE LÉTOURNEAU,
COLL. RICHARD MICHAUD

En bordure de la route, le commerçant Jos Létourneau installa une affiche représentant une grande tasse de breuvage chaud annonçant son *Café chez Jos*. Pour également attirer les amateurs de liqueurs, il ajouta, sur la façade, la publicité d'*Orange Crush*. D'ailleurs, au début des années soixante, il s'était associé à Léo Vaillancourt, de Cacouna, pour embouteiller cette boisson gazeuse. Cette liqueur sucrée se retrouvait sur les tablettes de plusieurs commerces locaux.

Dans son café, madame Létourneau accueillait les clients qui s'installaient sur les bancs de cuvette rouge. Ils commandaient un bon café chaud ou bien une liqueur du "frigo" à eau froide (un *Orange Crush*, un *Cream Soda* ou un *Coca-Cola*). À ce comptoir lunch, elle servait des oeufs vinaigrés tirés d'un pot, accompagnés de quelques biscuits soda. Elle répondait aussi à tous ceux qui entraient dans le commerce.

Ainsi les familles du voisinage s'y rendaient pour se procurer de l'épicerie. Au *Café chez Jos*, sur les tablettes du fond, s'alignaient différents produits alimentaires, de la soupe, des légumes et des fruits en conserve, des boîtes de biscuits, de café, de thé, etc. Dans les tiroirs cachés par le comptoir bordé de chrome, les clientes choisissaient les produits en vrac (farine, sucre, pois secs, etc.). Avec leurs achats, madame Létourneau leur remettait des timbres *Gold Star* et, en les accumulant, on pouvait les échanger contre de beaux prix. Quant aux amateurs de chocolat, ils étaient bien servis. Ils s'assoiaient sur les bancs et, pour faire leur choix, ils scrutaient, dans l'armoire vitrée, les différentes barres à 10 cents de *Caramilk*, de *Cherry*



Blossom, de *Sweet Mary* et d'*Oh Henry!*... D'ailleurs un habitué, Tiphonse, s'y rendait tous les jours à la même heure pour avoir sa *Caravan*. Les fumeurs n'avaient pas été oubliés. Ils y retrouvaient toujours un bon choix de paquets de cigarettes de différentes marques (*Players*, *Sweet Caporal*, *Export A*) ou de tabac à rouler de la marque

Alouette ou *Zig-Zag*, et même du tabac à chiquer. D'autre part, on avait pris soin de placer près des tables, à leur intention, des crachoirs pour la salubrité des lieux. "Ne crachez pas sur les planchers SVP".

À l'heure des repas, il y avait toujours beaucoup d'effervescence dans le coin restaurant près de la grande fenêtre. Au son de la musique du juke-box, la clientèle dégustait de bons mets, apprêtés et servis par madame Létourneau. Elle effectuait tout cela dans un va-et-vient continu. À la cuisine, elle préparait les assiettes principales (pâté chinois et autres) et les sandwiches. Elle allait même chercher à la roulotte, à l'extérieur, les commandes de patates frites, de hamburgers, de hot-dogs. Ses desserts avaient une bonne popularité auprès des habitués comme des estivants; surtout ses célèbres tartes aux fruits de la saison. Ses filles, Denise et Odette, lui donnaient toujours un bon coup main.

Pendant les soirées d'été, la salle à manger de l'hôtel Bélanger (*Mansion House*) était fermée. Alors, à cette heure tardive, les pensionnaires de l'hôtel envahissaient les tables du *Café chez Jos*. Pour un petit creux et un estomac sensible, ils commandaient des toasts à la confiture-maison. Tous les dimanches midi, c'étaient les clients en pension chez Samuel Lebel (*Cacouna House*) qui profitaient d'un peu de crème glacée de l'épicerie, avec leur dessert. Cette journée-là, Blanche Lebel traversait la rue, avec son grand bol, pour avoir quelques boules à la vanille. En tout temps, et surtout durant les grosses chaleurs de l'été, c'étaient les plus jeunes qui couraient y chercher des cornets de crème glacée.



Edmond Audet à la fenêtre de la roulotte de patates frites

PHOTO : ODETTÉ LÉTOURNEAU, COLL. RICHARD MICHAUD

Dans la pièce d'à côté, malgré l'agitation régnant parfois dans son café, monsieur Létourneau coupait les cheveux. Sur sa chaise de barbier, assis confortablement, le client était en toute confiance, car monsieur Létourneau avait la réputation de bien savoir manier les ciseaux. À l'occasion, il prenait des apprentis barbiers. En bordure de la galerie, son poteau de barbier était bien en évidence, comme les trois auto-

mobiles de sa station de taxis. Ces voitures d'un certain âge, conduites par des jeunes hommes de Cacouna, transportaient les touristes de la gare aux hôtels de la place, et vice-versa. Ils voyageaient aussi tous ceux qui se rendaient dans les localités avoisinantes. Certains soirs d'été, des jeunes filles du village en profitaient pour aller au cinéma à Rivière-du-Loup. Alors le taxi, conduit par le fils de Jos, Claude, était bien rempli...

Monsieur Létourneau répondait à tous les appels demandant une voiture de taxi. Les débuts d'après-midi étaient bien mouvementés, surtout lorsque le train arrêtait à la gare de Cacouna. Il se produisait parfois des situations très cocasses. Entre autres, un ancien client, Arthur «le Proune» D'Amours, aime à raconter la fameuse fois où il a attendu sur la chaise de barbier, les cheveux à moitié coupés, le temps que Jos revienne de son voyage à la gare.

Plusieurs se souviennent encore des patates frites à Mélo, les meilleures à la ronde, diront certains. À la roulotte de monsieur Létourneau, ou plutôt à l'ancienne camionnette *Ford Model T* des années 1920, on faisait la file les vendredis soir des années 1950-60.



Jos Létourneau, du *Taxi Régat*, portant fièrement sa casquette de chauffeur

PHOTO (SEPTEMBRE 1940), SOURCE : YVON DESJARDINS

Une aventure à la *Indiana Jones*...



À l'été 1937, la fillette de Jos, Odette, échappa à la surveillance de sa mère et se faufila à l'extérieur de la maison. Rendue sur le stationnement, la petite fille de vingt mois s'assit pour jouer sur le marchepied de la voiture taxi tandis que son père était à bord, en attente. Alors, monsieur Létourneau partit vers L'Isle-Verte sans remarquer sa petite fille recroquevillée. En arrivant à destination, quelle mauvaise surprise il eut lorsque, ouvrant la porte de son côté, il la découvrit sur le marchepied. Par chance, les automobiles de l'époque ne roulaient pas trop vite sur les mauvais chemins de terre. Comme elle n'était pas tombée en route, un ange gardien avait veillé sur elle. L'événement était marquant et a fait la manchette du journal *Le Saint-Laurent de Rivière-du-Loup*¹⁵.

La petite Odette sur le marchepied du taxi, après son aventure de l'été 1937

SOURCE: ODETTE LÉTOURNEAU, COLL. JEAN-YVES SIROIS



Le fils Claude Létourneau devant l'entrée est du *Café Chez Jos*, donnant sur la roulotte à patates SOURCE: DENISE LÉTOURNEAU

Pendant la saison froide, les affaires étaient plus tranquilles. Lors des bordées de neige, le chauffeur de la charrue, monsieur René Roy, stationnait son camion, entre chaque ronde, devant le *Café chez Jos* et entrait un moment se réchauffer avec un bon café, tout en donnant des nouvelles sur l'état des routes. Pour occuper les longues soirées d'hiver, on jouait aux cartes et certaines parties furent mémorables... surtout lorsqu'une trentaine de joueurs envahissaient les tables du *Café chez Jos*, celles de la cuisine comprises. Au brelan, les gagnants remportaient des tonneaux de pommes. À la fin de la veillée, monsieur Létourneau sortait son violon et jouait un air de musique. Lorsqu'il y avait des parties de la ligue de hockey de Cacouna, les joueurs venaient «luncher» après la joute. Alors, autour des tables, ils en reprenaient tout le déroulement et racontaient en détail leurs bons coups, avec bien des gestes et des éclats de voix. Pendant ces rencontres, l'entrée du café était assiégée par une montagne de manteaux et d'équipements occupant une bonne partie du plancher.

En janvier 1969, le fils Claude reprit les rennes du commerce pour deux autres décennies¹⁶.

L'Épicerie d'Arthur (le Poune) D'Amours



La maison de Jean-Baptiste Lebel (1822-1825) fut rallongée au cours des années et abrita plusieurs commerces. En 1955, Arthur D'Amours, un des descendants, y ouvrit son épicerie

SOURCE : ARTHUR D'AMOURS

Cette ancienne maison de ferme, située sur une terre concédée en 1784 à François Dumont, abrita pendant près de cent cinquante ans les membres d'une même famille d'agriculteurs, dont certains furent des commerçants. Entre 1822 et 1825, elle fut logée pour les nouveaux mariés, le cultivateur Jean-Baptiste Lebel et sa femme Josephite, fille de François¹⁷. Six ans plus tard, le couple loua une pièce au marchand Élie Martin qui y ouvrit un magasin¹⁸. Située dans un secteur très fréquenté, non loin de l'église, elle intéressa plus d'un négociant. Ainsi, la partie est de l'habitation fut modifiée et agrandie selon les

occupations. En 1881, Timothée Lebel, petit-fils de Jean-Baptiste, y installa son commerce¹⁹. À la même époque, un boulanger y vendait du pain. Il le plaçait dans une armoire en bois près de la porte d'entrée. Ce meuble était fini en tôle, à l'intérieur, pour bien conserver le pain et le protéger des rongeurs²⁰.

La sœur de Timothée Lebel, Marie, s'installa dans cette maison après son mariage avec le cultivateur Arthur Pelletier. Vers 1891, dans cette grande maison qui comptait quinze pièces²¹, on aménagea la centrale téléphonique. Dans la première partie du 20^e siècle,

une des filles de la famille, Yvonne, transférait les appels des abonnés du village. Il semble aussi que l'on y ait livré le courrier puisque, près de l'entrée, un orifice servait à glisser les lettres. Lorsqu'Yvonne Pelletier se maria avec Félix D'Amours, elle hérita de la terre et des bâtiments. Son frère Oscar, qui demeurait avec eux, tenait un salon de barbier dans la partie est²².



La façade de l'épicerie avec ses panneaux publicitaires et, bien en évidence, l'affiche A. D'Amours Épicier, vers 1975

PHOTO: JACQUES MICHAUD, PIRE, SOURCE: RICHARD MICHAUD



Marguerite D'Amours devant son petit commerce avec son frère Arthur, vers 1950

SOURCE : ARTHUR D'AMOURS

Dans les années 1950, cette maison de ferme fut transformée en épicerie. Ainsi, Marguerite D'Amours, fille de Yvonne, aménagea un petit commerce dans son salon et y fit installer une vitrine. Elle offrait quelques produits alimentaires et gardait le pain dans l'ancienne armoire de la boulangerie. Les enfants du village le fréquentaient pour son grand choix de biscuits et de bonbons, visibles dans les gros pots de verre. Son frère Arthur, qui s'occupait de la ferme familiale, reprit l'épicerie avec son épouse, Annette Dumont, en 1955. Le couple ajouta des tablettes et enleva des divisions, pour agrandir l'épicerie et offrir un plus grand choix de marchandises et de produits frais de la ferme.

Ainsi ils fournissaient à leurs clients le bon lait de leurs vaches et, plus tard, celui que livrait le laitier local, Yvon Dionne. Les œufs provenaient des cultivateurs des environs. En saison, sur un présentoir extérieur, ils étalaient des paniers de patates, de carottes et de fruits, récoltés dans leur grand jardin. Au milieu des années 60, la construction du port de mer fut très bénéfique pour tous les commerces de Cacouna. Ainsi, l'épicerie d'Arthur D'Amours avait une entente avec *Marine Industries* pour ravitailler, en denrées alimentaires, les hommes travaillant sur la drague. Madame D'Amours préparait alors les commandes de pain, d'œufs, de lait et d'autres marchandises, pour l'heure de la marée haute. De jour comme de nuit, son mari Arthur, aidé d'un engagé,

Le Café Royal (Cabines Modernes)

transférait les boîtes de nourriture de sa voiture de livraison à la petite embarcation dans la rade du port. Ce travail exigeant permit au commerce de prendre de l'expansion. Arthur D'Amours, le cultivateur, abandonna la culture des champs pour se consacrer uniquement au commerce, après que la construction de la route 20 ait en partie amputé ses terres.

Le magasin, qui était restreint à une pièce, occupait maintenant toute la partie avant de la demeure, et cela, jusqu'au logement du ferblantier Bilodeau, du côté ouest. À l'étage, les chambres du côté sud servaient d'entrepôt pour les aliments secs. L'épicier Arthur D'Amours y rangeait les gros sacs de farine *Five Rose*, de sucre, de riz, ainsi que les boîtes de céréales, de biscuits et de friandises. Au sous-sol, il empilait, toujours au frais, les boîtes de *carnage*, de bières et de liqueurs. En bordure de sa galerie, il affichait les annonces de boissons gazeuses *Coca-Cola* et *Orange Crush*. C'était, à l'époque, la seule épicerie de Cacouna à posséder un permis de vente de boissons alcoolisées. En ce temps-là, le lait était livré par *La laiterie Nadeau* et les légumes comme les fruits, par *Émilio Boucher*, de Rivière-du-Loup.

Sur le chemin de l'école, les étudiants s'y arrêtaient pour acheter un cahier ou des crayons. Certains se laissaient même tenter par des friandises ou par des produits glacés de la laiterie Belzile²³. Arthur D'Amours aimait bien se livrer à une petite taquinerie, et tous l'appelaient de son surnom «*le Pource*». Après que ce dernier eût pris sa retraite en 1978, le magasin passa aux mains de deux commerçants, pour quelques années. Finalement, sa fille Louise, devenue entre temps propriétaire, y fit aménager trois logements.

Dans les années 1960, à l'époque où le *rock'n roll* tournait dans le juke-box du *Café Royal*, les garçons et les filles de Cacouna s'y rencontraient autour d'une liqueur. Cet endroit, qu'ils nommaient le plus souvent *le restaurant chez Gagnon*, avait été auparavant un petit magasin. Au début des années 1950, madame Yvonne Thibault y offrait des bonbons et des biscuits et, pour les touristes, présentait des souvenirs et de l'artisanat. Des artisanes du coin, elle achetait des tapis tressés, des centres de table crochetés et d'autres travaux faits à la main par les mères de familles de Cacouna. Madame Thibault vendait ces produits au rez-de-chaussée de sa grande maison tandis qu'à l'étage, elle louait des chambres²⁴. En plus, dans ses cabines à l'arrière, elle accueillait les vacanciers en route vers la Gaspésie.

En 1955, Adélard Gagnon, peintre en bâtiments, voyageait beaucoup dans la région. Il avait eu le contrat de la compagnie *Fina* pour repeindre toutes les pompes à essence entre Sainte-Anne-de-La-Pocatière et Gaspé. Il s'arrêta au garage de Cacouna et l'endroit lui plut beaucoup. Il acheta le commerce de madame Thibault et y déménagea sa famille. Avec sa femme, Laurette Côté, il avait entre autres tenu une épicerie à Rimouski (1950) et un restaurant à Sherbrooke.

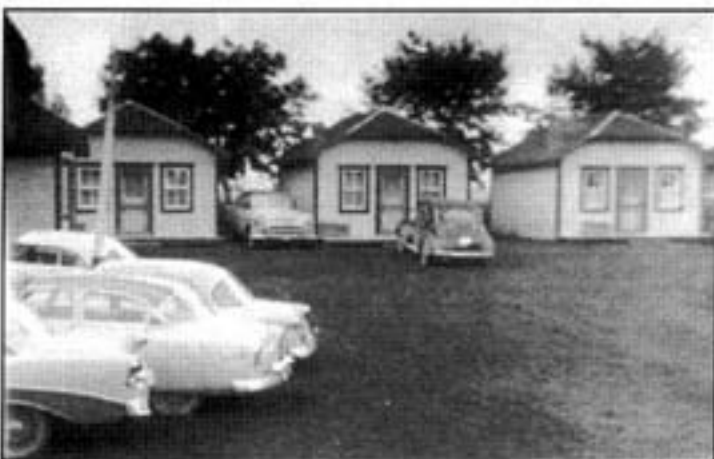


Laurette Côté-Gagnon, derrière son comptoir, en 1957

SOURCE : DENISE GAGNON

Dans son nouveau commerce, monsieur Gagnon aménagea un restaurant au rez-de-chaussée. Il y installa un comptoir, des tables avec banquettes, adossées aux murs du côté est, ainsi que d'autres tables au centre de la grande pièce. À l'extérieur, une affiche annonçait ce nouvel établissement de Cacouna, le *Café Royal*. Son épouse y accueillait les passants, des voyageurs, des vacanciers, dont certains occupaient les quatre chambres du troisième étage. En saison, les visiteurs s'installaient dans l'une des cinq cabines²⁵. Près de la porte d'entrée du *Café Royal*, le juke-box attirait la jeunesse des environs. Ils s'y donnaient rendez-vous et commandaient au comptoir sacs de *chips*, barres de chocolat, petits gâteaux *Vachon*, cigarettes en paquet ou à l'unité, sans oublier une bouteille de liqueur (*Sun Crest* ou autre). Avec une pièce de 25 cents, ils avaient le choix

de faire jouer trois succès de l'heure, les chansons de Michel Louvain, d'Elvis Presley, de Dick Rivers, et bien d'autres. Les après-midi et les soirées des années 1960-70 étaient très animés, surtout durant les vacances de l'été.



Les cabines à la fin des années 1950

SOURCE : DENISE GAGNON

VISITE AUX MAGASINS D'ANTAN

La journée commençait tôt dans la cuisine du *Café Royal*. Madame Gagnon préparait son menu et, à l'heure des repas, elle servait les clients. Pour 3.25\$, ils avaient le choix d'une soupe, d'une assiette du jour et d'un bon dessert. Ceux installés au comptoir pouvaient aussi commander un *club-sandwich* ou un hamburger. Au début, ses cousines venaient lui donner un coup de main en s'occupant des cinq enfants. Quand ses filles, Denise et Gisèle, furent en âge de travailler, elles aidèrent leur mère pour le service et pour le ménage des cabines et des deux motels. À l'hiver, après l'agitation de la saison de vacances, les journées devenaient enfin plus calmes, sauf celles où il y avait une grosse tempête. La route restait alors fermée pour plusieurs jours. Les voyageurs étaient obligés de demeurer sur place. Ces jours-là, la famille revivait l'effervescence de l'été... et madame Gagnon cuisinait tous les plats nécessaires pour nourrir tout ce beau monde.



Vue arrière de la bâtisse et de l'entrée de la cuisine du restaurant, vers 1970

SOURCE : DENISE GAGNON

Après plus d'une trentaine d'années dans la restauration, madame Gagnon accrocha son tablier et prit sa retraite, avec son mari, en 1985. Dans les années suivantes, le couple désirait vivre dans une maison moins grande. Alors, monsieur Gagnon la débâtit et reconstruisit un *bungalow* au même endroit²⁶.



Adélar Gagnon et son épouse Laurette avec une voisine, en 1970

SOURCE : DENISE GAGNON



Vue de la façade du restaurant avec, du côté est, la *Banque Nationale*, en 1970 SOURCE : DENISE GAGNON

En 1967, le restaurant fut réduit en superficie afin d'aménager une pièce du côté est du rez-de-chaussée. La *Banque Nationale* y installa un guichet et, pendant trois ans, les gens de Cacouna s'y rendaient par affaire. Après la fermeture du guichet, cette pièce fut louée à des chambreurs. Au deuxième étage, du même côté que la Banque et à l'opposé des appartements de la famille, un salon de Coiffure ouvrit ses portes. Dans les années 1970, c'était Jean-Marie Bergeron qui coiffait les femmes, une clientèle surtout cacounoise. Le commerce changea de nom entre-temps pour celui de *Cabines Modernes*.

ADÉLARD GAGNON

L'HOMME AUX MILLE MÉTIERS

Monsieur Adélar Gagnon était l'homme aux mille métiers : mécanicien et soudeur sur les bateaux de guerre à Sorel, puis contremaître, il se tourna ensuite vers le commerce en devenant vendeur de tracteurs, puis de vêtements, et aussi agent d'immeuble. Mais son véritable métier fut d'être peintre en bâtiments. Monsieur Gagnon se spécialisa même dans les édifices religieux, les églises²⁷.



Le commerce avant sa démolition, en 1985

PHOTO : ROMÉO DUMONT, SOURCE : ADÉLARD GAGNON

Le magasin général H.J. Sirois

En 1910, les frères Antonio et Valmore Sirois, qui avaient été commis pendant plusieurs années pour leur père Henri-Joseph, héritèrent du commerce qu'il avait fondé en 1869²⁸. Antonio s'était marié à Anna-Marie Dion et, en 1923, sa famille comptait neuf enfants dont six filles. Son épouse, aidée par des gardiennes, s'impliqua dans l'entreprise familiale. Se tenant derrière le grand comptoir du magasin général, tout près de l'escalier menant aux appartements de la famille, elle accueillait, avec son mari, les gens de Cacouna et les villégiateurs de l'été. Le couple servait les commandes d'aliments en vrac, comme la farine, le sucre, les haricots, les pois secs, etc., qui



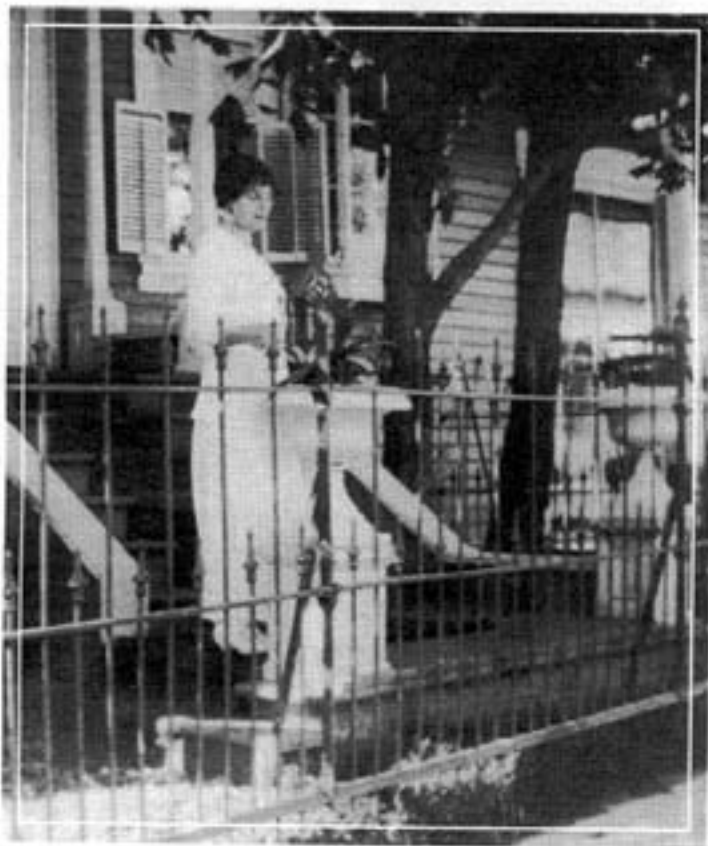
Façade du magasin d'Henri-Joseph Sirois avec Antonio et Valmore Sirois ainsi que le cousin Louis-Philippe Sirois, vers 1910

COLL. FAMILLE D'ANTONIO SIROIS

leaux (coton, bap-
tiste, crêpe, ve-
lours, tweed, et
autres), étalés
sur les tablettes.
De la fine linge-
rie (jupons,
corsets, cols bro-
dés), des blou-
ses, des mante-
aux, des chapeaux et même
des paires de
souliers, y étaient
en montre. Les
hommes y trou-
vaient aussi de
tout pour être élé-
gants: des chemi-
ses, des habits et
des cravates³⁰.

étaient gardés dans les nombreux tiroirs du bas du comptoir. Sur les tablettes, se trouvaient les produits de la chaîne *Victoria* et tous les articles pour la maison. Quant à la confection, les clientes suivaient madame Sirois et franchissaient l'élégant escalier de bois tourné qui menait à l'étage²⁹. Dans cette vaste pièce, elle leur présentait la grande variété de tissus en rou-

Comme le guichet de la *Banque Nationale* se trouvait dans une pièce du rez-chaussée, les gens de Cacouna passaient derrière cet escalier, pour déposer leur argent ou se rendre dans le bureau qu'avait occupé Henri-Joseph (surnommé *le boss Sirois*), afin de traiter d'affaires ou de politique. Depuis 1910, l'office du marchand abritait le guichet et c'était la fille aînée de la famille, Simone, qui recevait les dépôts et donnait l'argent sorti du gros coffre-fort.



Anna-Marie Dion, épouse d'Antonio Sirois, sur la galerie de la maison vers 1920 COLL. FAMILLE D'ANTONIO SIROIS



Magasin Sirois vers 1900

SOURCE : ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC



À l'étage, exposition sur le thème de la belle époque présentée lors du lancement du circuit patrimonial, en 1994. Dans cet endroit, au début du 20^e siècle, se vendaient de la lingerie et tout pour la confection PHOTO : DENIS PELLETIER

Après le décès de son frère Valmore de la grippe espagnole, en 1918, et de son épouse, six ans plus tard, Antonio Sirois géra l'entreprise familiale avec ses enfants, ferma la pièce du haut et descendit au rez-de-chaussée les nombreux rouleaux de tissus nécessaires à la confection. Pendant la saison touristique, son cousin, Louis-Philippe Sirois, l'aidait comme commis. Ce dernier participa au commerce jusqu'au moment où il ouvrit lui-même son magasin, non loin de là.



L'intérieur du magasin avec ses comptoirs, en 2009 PHOTOS : YVAN ROY

Le bureau de poste y déménagea en 1928 et, pour les trente années suivantes, la population de Cacouna venait régulièrement quérir son courrier au magasin général Sirois. Entre-temps, le commerce fut transformé successivement en "5-10-15" et en boutique de souvenirs³¹. Près du comptoir postal, une table avait été placée pour permettre aux gens de vérifier leur courrier. Plusieurs habitués en profitaient pour échanger, et parlaient du temps qu'il fait. Même les jeunes gens s'y donnaient rendez-vous; bien des amourettes ont commencé là. Derrière le guichet, les filles d'Antonio Sirois, May, Thérèse et Yolande, distribuaient le courrier et les paquets. La veille, en soirée, elles avaient classé le contenu des sacs postaux arrivés à la gare par l'express du soir. Les sacs de l'express de neuf heures trente étaient apportés le matin, par le postillon Ulric Michaud. Ce courrier était distribué à la fin de l'avant-midi³².



En 1945, lors de la fondation de la Caisse Populaire, on installa d'abord un comptoir dans l'ancien bureau du grand-père. Les gens de Cacouna empruntaient alors le petit passage près de l'escalier et franchissaient la porte de l'office. Dans cette pièce où avait également été placée la succursale de la Banque Nationale, Yolande Sirois eut à répondre aux premiers sociétaires³³.

Dans le magasin Sirois, au milieu des années 1950, un acheteur, avec seulement cinq dollars, pouvait se procurer les cadeaux de Noël pour plusieurs membres de la famille. Naturellement, les plus jeunes appréciaient les biscuits et les bonbons colorés, dans les pots de verre. M. Antonio Sirois précisait toujours que tous les objets occupant le dessus des comptoirs ne devaient pas être déplacés³⁴. Sans se lasser, en déambulant derrière ses comptoirs, il répétait : « Regardez mais ne touchez pas! ». Après son décès, en 1973 et jusqu'en 2005, ses filles, Yolande, Jacqueline et Thérèse, vendirent de l'artisanat régional sur les anciennes tablettes. Entre-temps, le magasin d'Henri-Joseph Sirois, avec sa résidence fidèlement conservée, fut inscrit dans le circuit patrimonial de Cacouna, *Les Randonnées du passé*, en 1994.

Conclusion

Nous vous avons présenté les anciens magasins d'un secteur très achalandé du cœur du village, entre la rue de l'Église et la rue du Quai.

Comparativement à d'autres villages agricoles, Cacouna possédait un plus grand nombre de commerces et d'épicerie-restaurants. Au cours de la dernière moitié du 19^e siècle et jusqu'en 1960, près d'une quarantaine de marchands eurent pignon sur la rue Principale. À mesure que prospéraient leurs affaires, ils agrandissaient la superficie de leurs magasins et de leurs entrepôts à l'arrière. Ils offraient un très bon choix de produits d'épicerie, et vendaient de la ferronnerie, du tissu et même des vêtements. L'été, comme leur clientèle doublait, certains répondirent à la demande et aménagèrent, en plus, des «comptoirs-lunchs» et même des restaurants.

Bien d'autres marchands accueillirent les familles de Cacouna et celles des villégiateurs. Certains se rappellent encore des frères Jean-Baptiste (Pit) et Félix Bérubé; de Louis-Philippe Sirois et de son fils Marcel; d'Eusèbe Rivard, le cordonnier qui devint marchand, et de ses deux fils, Aimé et Paul-Émile, qui lui succédèrent; d'Eugénie Bossé et de son petit restaurant, où elle vendait aussi des produits d'épicerie, et du boucher Maurice Dumont. Il y avait aussi des commerces aux entrées ouest et est du village, comme ceux de madame Emile Soucy et de Benoît Pelletier. Près du couvent et du collège, le petit magasin de Roméo Lévesque est devenu le Marché Desbiens et, au coin des rues de la beurrerie (Robichaud) et Mgr Landry, il y eut un jour un commerce géré par Louis Bossé.



UNE PUBLICATION À VENIR

Tous ces magasins et d'autres ayant opéré au 19^e siècle, de même que les petites manufactures locales, ouvertes pendant et après la deuxième guerre, dont celles de Léon Dionne et Marcel Sirois, feront partie d'une publication actuellement en préparation. Nous y complèterons nos recherches, dans les anciens documents notariés, et les nombreux témoignages de personnes qui nous ont conté leurs souvenirs. Également, de nombreuses photographies, tirées d'albums de famille et de diverses collections, vous permettront de revisiter ces commerces et ces entreprises du temps passé.



Malheureusement, plusieurs de ces anciens magasins généraux sont disparus ou ont été transformés en logements. Seul celui de la famille d'Henri-Joseph Sirois subsiste encore, au cœur du village de Cacouna. Ce bâtiment de style victorien, qui fait partie du circuit patrimonial, est le seul à n'avoir subi aucun changement majeur. Authentique, il a fière allure et a gardé tout son cachet. En entrant, nous sommes projetés dans le passé, parce que tout est à sa place comme jadis.

Ce dossier du journal EPIK et le livre que nous préparons veulent démontrer l'importance de préserver ce témoin presque intact de notre passé et souligner l'urgence d'agir. Nous voulons conscientiser la population, mais aussi les élus municipaux, régionaux, et les ministères concernés, solidairement responsables de la conservation de notre patrimoine.

Le potentiel d'un tel bâtiment est incontestable. Il fut le témoin du quotidien des gens de Cacouna pendant plus de 150 ans; les parents, grands-parents et arrière-grands-parents de nos familles souches l'ont fréquenté.

Pour le sens qu'il peut donner à notre histoire, pour le potentiel de carrefour touristique qu'il offre, nous souhaitons voir émerger une réelle volonté de le mettre en valeur et d'en faire un lieu de culture.



Le village de Cacouna et son quai en 1927 SOURCE : ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC, FONDIS MTF

Notes

- 1- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, greffes de Michel-Honoré St-Jorre, 2.02.1856 et de Jean-Baptiste Beaulieu # 1512 1856
- 2- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, greffe de Jean-Baptiste Beaulieu # 3358 1868
- 3- Ibid., 10.10.1892.
- 4- Témoignage de Ghislaine Bossé (juin 2010)
- 5- Témoignage de Jean-Guy Beaulieu (novembre 2009)
- 6- Témoignage de Normande Bossé (décembre 2009)
- 7- Témoignage de Jean-Guy Beaulieu (novembre 2009)
- 8- Ibid.
- 9- Ibid.
- 10- Témoignage de Yvan Roy (juin 2010)
- 11- Témoignage de Richard Michaud (juin 2010)
- 12- Le journal *Le Saint-Laurent* 21 avril 1932 et notes de recherches de René Vel
- 13- Témoignage de Richard Michaud (juin 2010)
- 14- Témoignage de Denise Létourneau (décembre 2009)
- 15- Témoignages de Denise et Odette Létourneau (janvier 2010)
- 16- Témoignage de Claude Létourneau (juin 2010)
- 17- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe de Paschal Dumais, 13.03.1822, # 383 à 385
- 18- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe de Thomas Casault 1.04.1831 et Lynda Dionne et Georges Pelletier, *La Fontaine Claire, au cœur de Cacouna* juin 2000, dossier du journal *Epik* de Cacouna, p. 9
- 19- Bibliothèque et Archives du Canada, recensement national de 1881, village de Saint-Georges-de-Cacouna
- 20- Témoignage du couple Annette Dumont et Arthur D'Amours (novembre 2009)
- 21- Bibliothèque et Archives du Canada, recensement national de 1891, village de Saint-Georges-de-Cacouna
- 22- Témoignage du couple Annette Dumont et Arthur D'Amours (novembre 2009)
- 23- Ibid.
- 24- Témoignages de Jacqueline Desjardins (octobre 2009) et de Thérèse Sirois (avril 2010)
- 25- Témoignages d'Adélar Gagnon et de sa fille Denise (novembre 2009)
- 26- Témoignage de Denise Gagnon (novembre 2009)
- 27- Ibid.

- 28- Lynda Dionne et Georges Pelletier *Découvrir Cacouna, ses lieux-dits et ses circuits*, Guide d'interprétation du patrimoine culturel, Cacouna, Editions Epik 2008, p. 42-43
- 29- Témoignage de Thérèse Sirois (mai 2010)
- 30- Notes personnelles (liste des produits vendus dans un magasin général de Cacouna au 19^e siècle)
- 31- Témoignages de Yolande, Jacqueline et Thérèse Sirois (juin 1992)
- 32- Témoignage de Thérèse Sirois (mai 2010)
- 33- Ibid.
- 34- Témoignage de Richard Michaud (novembre 2009)

Remerciements

De nombreuses personnes nous ont apporté un précieux concours en acceptant de nous raconter leurs souvenirs de Cacouna; nous les remercions très sincèrement. Ce sont mesdames Ghislaine Bossé, Normande Bossé, Jacqueline Desjardins, Annette Dumont, Denise Gagnon, Denise Létourneau, Yolande, Jacqueline et Thérèse Sirois, messieurs Jean-Guy Beaulieu, Arthur D'Amours, Adélar Gagnon et Richard Michaud.

D'HIER À AUJOURD'HUI...

Pour vous permettre de localiser aujourd'hui, les commerces d'hier cités dans ce dossier, voici leur adresse civique actuelle:

- Site du Mansion House (793, rue du Patrimoine)
- Le Cacouna House (780, rue du Patrimoine)
- Le Dufferin House (728, rue du Patrimoine)
- Le magasin d'Alex Beaulieu (784, rue du Patrimoine)
- Thomas Dionne, puis Louis Bossé (35, rue Mgr Landry)
- Art Paysan Chez Carmen (777, rue du Patrimoine)
- Café Chez Jos (765, rue du Patrimoine)
- Épicerie Arthur D'amours (759, rue du Patrimoine)
- Café Royal (Restaurant Gagnon) (764, rue du Patrimoine)
- Magasin général Sirois (743, rue du Patrimoine)

